Document generated on 07/14/2025 4:15 p.m.

Études françaises

Récit pudique

Hélène Larivière

Volume 2, Number 2, June 1966

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1110998ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1110998ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Larivière, H. (1966). Review of [*Récit pudique*]. *Études françaises*, *2*(2), 217–219. https://doi.org/10.7202/1110998ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1966

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Montaigne. En France, ce type d'exégèse est encore relativement peu pratiqué; mais aux États-Unis, où le commentaire des œuvres tend à devenir pléthorique, il inspire un secteur important de la « recherche ». Il est une question qu'il faut en tout cas se poser, à son sujet: cette « critique » contribue-t-elle à combler la distance qui nous sépare des textes ? ne risque-t-elle pas de s'interposer entre le lecteur et l'œuvre ? Le seul problème est en effet de savoir si cette littérature au sujet de la littérature rapproche des œuvres, ou si elle en éloigne.

G.-ANDRÉ VACHON

NOTES DE LECTURE

RÉCIT PUDIQUE

Livre insolite où s'affrontent détresse et lucidité, et qui marie l'imaginaire et le réel, pour dénoncer une fois de plus l'absurdité de notre monde — du monde adulte qui bafoue toutes les valeurs qu'adolescents, on nous apprit à révérer [1]. Ce livre-confession ne manquera pas de susciter l'intérêt des psychanalystes qui y liront des confidences révélatrices; ajoutons vite que le narrateur est lui-même son propre thérapeute: à côté de Tristan qui s'évade dans le « vert paradis des amours enfantines » il y a Maxhim qui a les deux pieds sur terre, rogne les ailes à l'ange et cautérise les plaies par l'ironie — ce qui vaut au lecteur maintes satires irrévérencieuses et un bon canular surréaliste.

« Récit pudique » dit l'auteur; oui, si l'on entend par là que tout — ou presque tout — demeure sous les voiles, que ce soient ceux qui ne cessent de couvrir toute germination, ceux de la confession imparfaite ou ceux que déploie avec art un narrateur tour à tour tendre et cruel.

Résumer le livre ? On craint, en tentant de le faire, de dénaturer l'œuvre. Un homme se penche sur son adolescence, revit un épisode de cette adolescence auquel il va s'accrocher comme à une bouée de sauvetage; saison de la pureté entrevue, appréhension du mystère de la vie et de l'être: une Mabel, fillette intouchable, toute grâce et pureté, promesse de toute perfection, clef de l'Univers. Telle lui apparut Mabel Taylor, celle par qui, désormais, l'eau devient cristal, le rocher source et l'univers lumière. Idole à jamais inoubliable, elle ne cesse d'accompagner le narrateur sur le chemin des étoiles, au-dessus du bourbier de ce monde où, comme dit le poète, «l'action n'est pas la sœur du rêve », jusqu'à l'heure où « tout rentre dans le jeu ». À cet ultime instant Idéal et Réalité ne feront plus qu'un, et T.M. et M.T. pourront se rejoindre dans une unité définitive, embarqués dans « le train sans départ ni arrivée, sans voyageurs ».

Tel est l'aspect poético-philosophique du livre où revient, comme un constant leitmotiv, la quête de l'Un et le désir qu'a l'homme de transcender son être dans une union qui ne s'accompagnerait pas de la retombée désillusionnée de l'union charnelle.

La singularité du livre n'est sans doute pas tant dans cette quête de l'Être par-delà les apparences, maintes fois entreprise par les penseurs ou les poètes qui ont tenté d'y accéder par l'amour (divin ou profane), mais dans le fait que pour Tristan Maxhim le truchement, Mabel, — sa Laure à lui — est encore une enfant, c'est-à-dire l'être en puissance, seul capable de toutes les révélations, seul susceptible de toutes les contem-

1. Tristan Maxhim, *Récit pudique*, Paris, Editions du Scorpion, 1964, 251 p.

plations. « Que ne peux-tu rester toujours l'être des perspectives !» s'écrie douloureusement l'auteur. Et ailleurs il confesse: « je n'ai rien trouvé de mieux en la Femme que son souffle d'enfant, de petite fille ». Quelle tentation ici, pour qui se pense versé dans les arcanes de la libido, de s'emparer de cette confession angélique pour cataloguer l'auteur ! Qu'on n'aille pas surtout faire de ce lunaire un inconscient satyre en quête de Lolitas ! Maxhim a devancé ces exégètes en insérant dans le cours du récit la caricature (à peine est-ce une caricature) du monsieur — ou des messieurs — qui s'intéresse(nt) aux petites filles. Ceci me conduit à parler du second aspect de l'ouvrage, le côté Maxhim.

Après l'hymne à la pureté (asexuée) qui fut illumination pour Tristan, voici les assauts que le monde livre à toute pureté: attentats quotidiens à la vérité, à l'authenticité (autres formes de la pureté), dans tous les milieux, politique, scientifique, littéraire ou artistique. Poncifs et pontifes, faux-semblants et faux espoirs, abjections et perversions — de l'esprit autant que de la chair — entrent tour à tour dans la ronde. Du poème lyrique nous basculons dans la sotie. Mais il n'y a pas coupure entre les deux mondes car, ô dérision cruelle, c'est Mabel la pure qui, par une sorte de métamorphose comme il s'en produit dans les rêves, est devenue la victime soumise aux pires attentats. On la retrouve d'abord poétesse-enfant-célèbre devenue petite machine à poèmes et plus loin gamine s'éveillant à la volupté, initiée aux jeux interdits par une « copine ». Mabel, colombe assassinée ! Nous avançons dès lors un pied dans la sotie, un pied dans le tragique. L'auteur qui, à ses heures, pratique la caricature graphique, montre ici qu'il a la patte caricaturale; et comme, de toute évidence, il a naguère sucé une « s'Hussett » surréaliste, ses pastiches des avant-gardes littéraires sont excellents.

Ce n'est pas une des moindres originalités du livre que le contraste agile — et un peu acide ! — entre les évocations (ou invocations) lyrico-philosophico-érotiques et les grotesques qui les encadrent; on retrouve ainsi jusque dans la présentation, les libertés et nouveautés plus ou moins explosives que se permet l'art d'aujourd'hui — tout cela d'ailleurs dans un style qui ne cherche pas l'hermétisme ou l'obscurité et s'accommode généralement très bien des « mots de la tribu ».

Récit pudique a, dans sa complexité un peu déroutante, de quoi intéresser un lecteur moderne. Qu'il soit attiré par les cristallisations d'un songe obsessionnel ou par la représentation caricaturale d'un monde discordant ou par un mode d'expression très particulier, il retrouvera, sous ces diverses formes, le mélange d'angoisse et de dérision si caractéristique de la pensée contemporaine, mais aussi, en filigrane, la tentative

authentique de quelqu'un qui veut faire face à l'absurde et tenter d'en triompher.

HÉLÈNE LARIVIÈRE

ÉCRIVAINS DU MAGHREB

« Nous écrivons le français, nous n'écrivons pas en français. » C'est ainsi que l'un des romanciers algériens les plus remarquables, Malek Haddad, résume la démarche d'un certain nombre d'écrivains maghrébins d'expression française. Depuis quelques années, les romanciers, les poètes, les essayistes de Tunisie, du Maroc et d'Algérie ont ajouté un nouveau domaine au territoire, déjà vaste, de la littérature française. L'anthologie [1] qui vient d'être publiée sous la direction d'Albert Memmi nous permet de mesurer la richesse de cet apport dans toute sa diversité et dans toute sa complexité. Les préoccupations d'un certain nombre de ces écrivains rejoignent celles de plusieurs poètes et romanciers canadiens. Il faut se méfier cependant des analogies simplistes et ne point perdre de vue que malgré l'identité de certaines revendications et les ressemblances des dualités linguistiques et culturelles, il y a loin du continent américain à l'Afrique. Du reste, les écrivains nord-africains ne sont nullement unanimes dans la description qu'ils donnent de leur condition et dans les conclusions qu'ils tirent des circonstances politiques, sociales et historiques de leurs pays.

Cette littérature est intimement liée aux événements. Le besoin d'assumer l'Afrique du Nord, de ne plus en faire un simple décor, en a souvent fait une arme de combat.

À l'exigence d'une redécouverte de la réalité nord-africaine se mêlait celle de la transformer. Le premier problème, et il est essentiel, qui s'est posé à chacun des écrivains nord-africains, est celui de la langue. Comme dit Haddad: « Les mots, nos matériaux quotidiens, ne sont pas à la hauteur de nos idées et encore bien moins de nos sentiments. Il n'y a qu'une correspondance approximative entre notre pensée d'Arabes et notre vocabulaire de Français ». Et Haddad de conclure: « La littérature maghrébine d'expression française est transitoire, condamnée à disparaître aussitôt que les Nord-Africains apprendront à manier leur propre langue, l'arabe ».

Memmi, juif et tunisien, qui a lui aussi choisi le français comme outil linguistique, est d'accord avec son collègue Haddad, algérien, musulman, arabo-berbère: « Progressivement, l'ensemble des œuvres à naître en Afrique du Nord, appartiendrait à la langue du plus grand nombre, c'est-à-dire l'arabe... On

1. *Anthologie des écrivains maghrébins d'expression française*, sous la direction d'Albert Memmi, Paris, Editions Présence africaine, 1964, 298 p.